

Qu'on me permette tout d'abord de dire mon plaisir et ma gratitude d'être présent, au milieu de spécialistes éminents, pour présenter ce livre qui renouvelle le genre du voyage en Espagne. Car sa lecture nous reconduit vers ces lieux que nous aimons et vers lesquels, depuis Paris, il nous arrive de penser souvent...

Les Espagnols – Jean Canavaggio vient de le rappeler – ont parfois dénoncé la dégradation de l'hispanisme en espagnolade, c'est-à-dire la transformation de la passion pour l'Espagne du Siècle d'or, ses œuvres et ses valeurs en un attachement excessif pour le folklore et la couleur locale au point de produire un catalogue de lieux communs et d'idées toutes faites sur ce peuple admirable mais singulier. Cette ligne épouse aussi, il faut en convenir, la trajectoire d'un pays qui fut puissant et qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, est l'image même de la décadence<sup>1</sup>. Il fallait être Jean Canavaggio pour, passant de Cervantés à Mérimée, demeurer à la hauteur de l'hispanisme et par-là même rendre à Mérimée une place dans l'hispanisme. Or il me semble que cette étude qui conjugue la rigueur de la recherche universitaire, l'élégance de la plume et l'aménité des illustrations – rendons grâce ici au travail des éditeurs et de manière plus générale à cette œuvre de mécénat qu'est en train d'ériger José Luis Colomer – rend justice à Mérimée et nous permet de le classer au-dessus de toutes ces inventions romantiques qui firent de l'Espagne une antichambre de l'Orient. Chateaubriand voyait dans les Espagnols “des Arabes chrétiens” au caractère “sauvage et imprévu”. “Ils ont quelque chose d'actif, de paresseux, de grave”. Mérimée, sans doute, part en Espagne, lors de son premier long séjour, avec partie de ces préjugés. Mais il ouvrira l'œil et surtout il écouterait les Espagnols. L'amitié qu'il noue avec Cipriano Guzmán Palafox y Portocarrero et plus encore avec sa femme María Manuela Kirkpatrick y Grévigné, les futurs comtes de Montijo, sera essentielle dans cette introduction de Mérimée au cœur de la vie sociale espagnole.

Si l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle a mauvaise presse aujourd'hui, au point d'être devenue un trou noir de la connaissance historique, on aurait tort

---

<sup>1</sup> Vous connaissez sans doute cette formule de l'ambassadeur français à Berlin Charles-Raymond de Saint-Vallier (1833-1882), “une nouvelle preuve de faiblesse et nous achevons de nous reléguer au rang de l'Espagne”.

de croire qu'il en allait de même à l'époque de Mérimée. L'Espagne est une puissance européenne qui compte. La vigueur de la résistance des guérillas à Napoléon a montré la permanence de la vaillance espagnole et la capacité de résistance d'un peuple, pourtant divisé. Les errements de sa politique intérieure ne cesseront d'avoir des effets en France. Les Bourbons restaurés iront chercher en Espagne la gloire militaire qui manque tant à leur régime. Ce sera, sous la direction du duc d'Angoulême, l'expédition des Cent Mille Fils de Saint Louis. Notons que cela nous donnera l'occasion de donner à une esplanade de Paris le nom du Trocadéro, un nom dont l'origine est aujourd'hui bien oubliée mais dont la sonorité semble désormais devenir un classique de la vie politique française. Les renversements de gouvernements et les changements de majorité provoqueront de nombreuses vagues d'exil. Paris est une capitale espagnole : tantôt libérale, tantôt conservatrice<sup>2</sup>. De tout cela, Mérimée est non seulement témoin, mais aussi acteur. Il n'est pas le seul dans ce cas : Victor Hugo dans *Choses Vues* souligne l'importance de l'Espagne. "À mes yeux, écrit-il, l'Espagne fait partie intégrante de la France. Nous ne pouvons donc, sans grave imprudence, négliger l'Espagne. Malade, elle nous pèse ; saine et forte, elle nous étiaie"<sup>3</sup>. Je suis certain que nombre de nos diplomates passés par Madrid partageraient encore ce sentiment.

Lire Mérimée – et donc d'abord le lire avec cette initiation proposée par notre ami – permet de mesurer la pertinence de sa connaissance de l'Espagne, la profondeur de son réseau et la justesse de son regard. Bien entendu, on acceptera toutes les subjectivités d'un homme passionné. Je savais les hommes du XIX<sup>e</sup> assez obsédés et les lettres de Stendhal sont là pour en témoigner. Les confessions intimes de Mérimée<sup>4</sup>, lors de son passage à Valence, et la comptabilité qu'il fait de "ses coups"... dans une lettre à Henry Beyle nous rappelle la virile grossièreté de ces "romantiques". Combien la femme espagnole, surtout si c'est une putain, peut devenir l'objet de tous les fantasmes! On pourrait aussi souligner les remarques acerbes que Mérimée a pour la Catalogne et l'on se placerait possiblement en situation d'incident diplomatique!

Je ne vais pas m'attarder sur ces faits, pas si dérisoires que cela, mais qui ne retiennent guère mon attention bien longtemps. Je voudrais

---

<sup>2</sup> Voir l'article "Exilés", pp. 283-285.

<sup>3</sup> 12 mai 1839.

<sup>4</sup> Toujours à Henry Beyle, il raconte "une histoire bien salope"... à propos de Ferdinand VII.

plutôt, grâce à Mérimée et au travail proposé dans ce livre, revenir à cette Espagne politique du XIX<sup>e</sup> siècle qui, elle, mérite mieux que l'oubli. Dans la partie intitulée "Galerie espagnole" composée d'articles thématiques fondés sur une exploitation minutieuse de la correspondance de Mérimée, on se trouve face à une immersion dans l'Espagne des années 1830-1870<sup>5</sup>.

En dépit de ses turbulences politiques, l'Espagne n'est pas un résidu de l'Europe, ni même une périphérie. Elle demeure une réalité politique et économique.

D'abord, comme toutes les sociétés européennes, elle est traversée par la révolution. Une révolution politique qui voit le long et difficile cheminement du libéralisme. Une révolution économique et sociale qui, par la mise en vente des terres collectives et ecclésiastiques, remodèlent des équilibres séculaires. Une révolution culturelle qui met aux prises au moins deux camps. Pour faire simple : le catholicisme intransigeant et le libéralisme sécularisateur. Mais le simple est l'ennemi du vrai et entre ces deux pôles, tout un champ de productions intellectuelles, littéraires et philosophiques s'aimantent et provoque des tensions durables. L'Espagne, souvent prisonnière de la médiocrité de ses gouvernants – et Mérimée n'est pas tendre<sup>6</sup> –, à la merci des banquiers qui achètent (ou non) ses bons du Trésor, est une réalité instable, soumise aux émotions violentes, susceptible de se déchirer de manière fratricide. Comprendre ce bouillon de culture d'où sortent *pronunciamientos*, conjurations, guerres et révolutions... voilà à quoi s'attelle, ou ne s'attelle pas. On ne se saurait se contenter – Jean Canavaggio le souligne – des explications que Mérimée donne parfois de ces aléas. "Si telle faction prend les armes, c'est à cause du printemps, car l'hiver n'est pas une saison propice aux soulèvements" ose-t-il, sourire en coin imagine-t-on, écrire. L'ironie de notre auteur lui sert aussi d'excuse. De Narvaez, il dit "qu'il fusille avec un à-propos si merveilleux qu'il ferme la bouche à tous les mécontents". Mais ces formules cachent une vraie pensée politique et il aperçoit assez vite l'impasse dans laquelle la reine Isabelle II s'enferme. Notable est la manière dont Mérimée repère les acteurs de la politique espagnole : Prim apparaît dans sa correspondance dès 1850, avant même que celui-ci ne

---

<sup>5</sup> Je pense aux articles Bourbons, carlisme, militaires...

<sup>6</sup> D'Espartero : sa révolution très bouffonne, bête et incapable. De Narvaez . "que dommage que D. Ramón ne soit pas à l'épreuve de l'or comme il s'est montré à l'épreuve du fer et du plomb. Il est impossible de tomber plus bêtement et de manière plus ignoble"

joue un rôle de premier plan. Si le fil directeur de cette politique espagnole est confus, Mérimée sait, au moins, identifier les acteurs à défaut de toujours comprendre leurs actions.

Mérimée sera proche des Orléans et il a pour les Bourbons français et espagnols une estime assez faible. La régente Marie-Christine est traitée de "vieille coquine". La description physique, à l'occasion du baptême du Prince impérial en 1856 à Notre-Dame, est cruelle : "la pauvre reine Marie-Christine dont les cent cinquante kilos étaient protégés en avant par Chassiron et en arrière par le duc de Rianzarès"... Un baptême dont est absente la grand-mère Montijo, déplore Mérimée. D'Isabelle II, il dit qu'elle n'est pas "des plus ragoûtantes" tandis que de sa sœur Louise-Fernande, qui a épousé le duc de Montpensier, un des fils cadets de Louis-Philippe qui sut conjuguer le goût des affaires des Orléans avec la coutume conspiratrice des grands d'Espagne, Mérimée a le toupet de rapporter que lorsqu'elle danse, se "produit un mouvement convulsif dans tous les pantalons d'hommes". Je préfère pour ma part l'admirable portrait de l'infante par Federico de Madrazo y Kuntz, reproduit dans le livre (p. 245). Le peintre réussit à camper la noblesse d'une infante de 15 ans... qui en paraît au moins 20 ou 25. Quant à l'époux d'Isabelle, François d'Assise de Bourbon, Mérimée le traite de "petit gorille" et s'étonne qu'un tel personnage puisse exister. Au-delà de ces saillies cruelles - si elles ne l'étaient pas, nous ne serions pas en train de lire Mérimée dans sa correspondance privée -, il y a un diagnostic politique. "On déteste la reine et on la méprise. Les idées monarchiques vont toujours s'affaiblissant dans un pays où elles étaient, en apparence, si bien enracinées" estime-t-il dès 1857.

On pourrait croire que les ragots ne font pas une analyse politique : à l'heure où l'opinion publique commence à compter, ce serait se tromper. La déstabilisation de la monarchie espagnole a commencé sous Charles IV qui n'a pas su faire face au scandale provoqué par la conduite de la reine Marie-Louise et a dû subir la révolte de son fils Ferdinand. Elle s'est prolongée par les divisions intestines qui étaient des ruptures familiales et idéologiques entre "cristinos" et "carlistes" avant de s'enfoncer dans le scandale permanent avec Isabelle II. Une malédiction des Bourbons a pesé sur la couronne espagnole... Je laisse à d'autres le soin d'évaluer s'il s'agit là d'une structure de l'histoire de l'Espagne. Mais je ne doute pas que certaines correspondances privées du règne d'Alphonse XIII ou du temps de Franco nous livreraient bien des méchancetés et des critiques acerbes sur les Bourbons.

À ceux qui voudraient entrer encore plus loin dans la connaissance des réseaux espagnols de Mérimée, je conseille, de lire l'article "confrères". Les portraits que trace allègrement, avec méchanceté et avec tendresse (les deux vont ensemble), Mérimée de ses homologues espagnols sont souvent tordants. Nous connaissons la réputation du grand arabisant Pascual de Gayangos, sommité de l'érudition espagnole et européenne. Et notre auteur de rappeler qu'il est le fils d'une tenancière de maison de jeu et que sa sœur consolait ceux qui avaient perdu. De Martínez de la Rosa : "en politique comme en littérature, il n'a jamais eu une seule idée". Ce festival de rosseries nous dit l'esprit de Mérimée. Ce serait une erreur de s'en tenir là. Correspondant de la Real Academia de la Historia, Mérimée observe avec attention les efforts de ses confrères espagnols pour la sauvegarde du patrimoine historique et artistique de l'Espagne. L'inspecteur des monuments historiques qu'il est devenu s'attache aussi à la protection des trésors espagnols que d'après instincts de collectionneurs tentent d'emporter hors du pays. C'est la malédiction des pays qui s'appauvrissent et dans lesquels l'État est faible. L'homme de goût, attentif à la peinture espagnole, sait, au-delà du folklore espagnol, sentir les vibrations d'un héritage multiséculaire. C'est aussi un homme de conservation. Il manifeste son intérêt pour les archives : archives de la Couronne d'Aragon à Barcelone, archives de la Real Academia de la Historia, manuscrits de la Biblioteca Nacional et archives privées de la maison d'Albe (la sœur d'Eugénie de Montijo a épousé le duc d'Albe). Ce souci des sources le conduit à ne voir dans le "régime républicain" qu'un régime dans lequel "on brûle les églises, les archives et les châteaux".

Lire Mérimée - son théâtre, ses romans, son histoire de Don Pèdre le cruel, ses recensions, sa correspondance - aide bien à nous familiariser avec le regard des contemporains sur l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle. Une Espagne sur qui pèse le fardeau écrasant d'une histoire si brillante que tout, après l'hégémonie du Siècle d'or, ne peut plus paraître que décadence et déclin. Or, si émerge souvent cette vision des handicaps d'un pays fragilisé par ses luttes politiques et la faiblesse de son État, d'une société où se mélangent archaïsmes et européenité et d'une géographie puissamment contrastée, ressort aussi de ce voyage dans les Espagnes de Mérimée les sédimentations humaines, artistiques et culturelles qui expliquent qu'on ne peut vivre sans l'Espagne. Mérimée s'en est convaincu assez vite... et à sa suite les hispanistes en font l'expérience de leur vie. L'Espagne est plus qu'une idée, plus qu'une image, plus qu'une histoire, c'est une rencontre qui vous transforme et

exige l'effort d'une vie pour mener à bien vos travaux. Après Mérimée, Jean Canavaggio, à plus d'un siècle de distance, l'illustre bien.